

MENNOUR

NICOLAS LEBEAU

WOULD YOU WEAR MY EYES?

26 FÉVRIER · FEBRUARY - 4 AVRIL · APRIL 2026
5 RUE DU PONT DE LODI, PARIS



Herses anti-intrusion aux pics acérés, dispositifs de dispersion sonore encagés et autres bouquets de caméras de surveillance : voilà de quoi est désormais composée la grammaire ornementale qui soutient le gris des grandes villes, qu'on rêve pourtant vertes et paisibles. Il fut un temps où la ville demandait un soin, et l'on voyait, la nuit et dans la brume, l'affairement poétique de quelques hommes là pour allumer des lampadaires. Il est désormais un temps – le temps présent – où la gestion de la ville s'est automatisée, au point que l'individu, ses désirs et ses gestes le répugnent. Chacun est suspect, et peut-être donc coupable.

Le réel s'est brutalisé, refroidi, et Nicolas Lebeau fait son affaire d'élaborer un antidote à la gangrène. Face au constat que le visible et l'image, *a fortiori* la photographie, sont intimement liés au pouvoir et à la prédation, il opte pour des pratiques d'altération du visible et de son contrôle. La concrétisation du désir d'un monde transparent¹ et entièrement objectivisé par l'Œil absolu de l'État, qui éclaire tout pour mieux savoir, s'est accélérée. Il n'est plus exclu, et donc plus illégitime, d'imaginer que tôt ou tard, occuper l'espace public sans être en mouvement puisse constituer une infraction, si ce n'est une effraction, pour que dominant les mots d'ordre de la dispersion et de la séparation. Règne ainsi une ambiance de chasse à l'homme qui, loin de se jouer dans le tissu complexe de quelque jungle, s'infiltre dans les venelles les plus sombres de l'espace urbain. Nicolas Lebeau nous en rappelle la violence en impliquant dans son vocabulaire plastique les moyens d'une telle chasse, jusqu'à produire, avec la complicité de la musicienne Paola Avilés, une pièce sonore évoquant les appareils Mosquito, dont le son semblable à celui d'un nuisible volant est censé disperser les oreilles adolescentes en contexte de violences urbaines².

Il nous rappelle aussi qu'une telle emprise ne peut être freinée qu'en élaborant les formes plastiques d'une dissidence vis-à-vis de l'ordre dominant. D'où une œuvre qui s'exprime entre « dévoilement et occultation », faisant le choix de la « valeur refuge de l'opacité », pour le dire en des termes qui sont les siens³. Sur des imprimantes trafiquées – piratées, pour ainsi dire –, il tire ses photographies défectueuses réalisées entre la France et le Brésil, dont la matière détériorée indique déjà une possibilité pratique de résistance aux dispositifs de contrôle et de surveillance. Les figures et les scènes qui les occupent évoquent des existences fragilisées, impropres à la clarté qu'exige le gouvernement des vivants et vivant dans l'ombre de ses plis : ouvriers clandestins, immigrés brésiliens à Paris, jeunes désœuvrés... Elles sont comme parasitées par d'autres images qui viennent se lover dans la protection qu'elles offrent, récoltées cette fois sur des canaux Telegram, qui recèlent une archive globale des conflits et des luttes produites par celles et ceux qui les vivent et les font vivre avant qu'elles n'atteignent des régions plus ouvertes du visible et deviennent publiques. Ces « images pauvres⁴ », produites ou réemployées par Nicolas Lebeau, tirent en tout cas leur force de leur faille : c'est parce qu'elles sont dégradées qu'elles résistent aux impératifs de la lisibilité. C'est parce qu'elles sont légères, « pauvres » en données, qu'elles circulent amplement pour opposer un contre-récit à celui, dominant, des médias. Et quand Nicolas Lebeau les suspend à des rails d'acier ou les fait flotter dans des caissons

Anti-intrusion defensive battens with sharp spikes, devices of acoustic deterrent in cages and other bunches of surveillance cameras are what make up the ornamental syntax sustaining the greyness of our big cities, that, however, we dream of being green and quiet. Once upon a time the city required some looking after, and one could see, at night and in the mist, the poetic bustling activity of a few men come to light the streetlights. It is now a time—the present time—when the management of the city has been automated, to the point when it is averse to the desires and gestures of people. Everyone is suspect and consequently perhaps guilty.

Reality has become more violent, colder, and Nicolas Lebeau takes it upon himself to devise an antidote to the gangrene. Facing the acknowledgment that the visible and the image, *a fortiori* photography, are closely related to power and predation, he chooses practices of distortion of the visible and its monitoring. The concrete expression of the desire for a transparent world,¹ wholly objectivised by the absolute Eye of the State that sheds lights on everything in order to know better, has accelerated. It is no longer ruled out, therefore no longer illegal, to imagine that sooner or later, to occupy the public space without being in motion could represent an offence, if not a break-in, so that the demands for dispersal and separation would rule. An atmosphere of manhunt prevails that, far from being enacted in the complex fabric of some jungle, has infiltrated the darkest alleyways of the urban space. Nicolas Lebeau reminds us of its violence by integrating in his visual vocabulary, the means of such a hunt, and produces, with the complicity of the musician Paola Avilés, a sound piece reminiscent of Mosquito devices, whose sound, similar to that of insect pest, is supposed to bother adolescent's ears enough to disperse them in the context of urban violence.²

The artist also reminds us that such a hold can only be lessened by creating the art forms of a dissidence facing the ruling order. His work takes place between “revelation and concealment”, choosing the “safe value of opacity”, to use his own terms.³ On printers he has tampered with—hacked, in a way—he prints distorted photographs taken between France and Brazil, whose damaged matter already indicates a practical possibility of resistance to control and surveillance devices. The figures and scenes evoked in his photographs show existences made fragile, unfit for the clarity demanded by the government of the living, and living in the shadow of its recesses: clandestine workers, Brazilian immigrants in Paris, young people at loose ends... They seem to be interfered with by other images that come to nestle in the protection they offer, picked now from the Telegram channels that contain a global archive of the conflicts and struggles produced by those who experience them and give them life before they reach more open regions of the visible and become public. Those “poor images”,⁴ produced or reused by Nicolas Lebeau, draw their power from their flaws: they resist the necessity for legibility because they are damaged. Because they are light, “poor” in data, they are widely disseminated to oppose a counter-narrative to the ruling one of the media. When Nicolas Lebeau hangs them on steel rails or has them floating in plexiglas

1. Voir : Emmanuel Alloa, Yves Citton, « Tyrannies de la transparence », *Multitudes*, 2018, vol. 4, n°73, p. 47-54.

2. Sur l'usage de la violence sonore, voir : Juliette Volcier, *Le son comme arme. Les usages policiers et militaires du son*, Paris, La Découverte, 2011.

3. Nicolas Lebeau, note de préparation de l'exposition, inédit, 2026.

4. Selon l'expression consacrée par Hito Steyerl : « In Defense of the Poor Image », e-flux.com, janvier 2009, en ligne.

1. See: Emmanuel Alloa, Yves Citton, “Tyrannies de la transparence”, *Multitudes*, 2018, vol. 4, n°73, pp. 47-54.

2. On the use of sound violence, see: Juliette Volcier, *Le son comme arme. Les usages policiers et militaires du son*, Paris, La Découverte, 2011.

3. Nicolas Lebeau, preparation note for the exhibition, unpublished, 2026.

4. According to the expression used by Hito Steyerl: “In Defence of the Poor Image”, e-flux.com, January 2009, online.

en plexiglas pour en faire des pièces sculpturales, leur ancrage et leur poids assurent qu'elles échappent à l'« œil-qui-voit-tout⁵ » de l'espace urbain.

Parce que « les images ont besoin les unes des autres », comme l'écrit l'artiste, pour se défendre de ce que Christian Phéline appelait les « images accusatrices⁶ », elles cohabitent avec deux autres ensembles : l'un, à sa manière, rejoue les conditions de l'illisibilité, rassemblant des images passées dans un logiciel de traitement de données qui en ébranle le code source et cernées d'un vinyle camouflage ; l'autre, libre de toute altération, se compose de petits formats produits dans des moments de louanges auprès d'une communauté religieuse guidée par un ami pasteur brésilien, comme un « non » répété en écho, à l'envi et à l'infini à la surveillance et aux ordres du profane.

Nicolas Lebeau choisit ainsi le refuge du sacré face au langage outrageusement profane de la surveillance et de la quantification ; la lenteur, la déperdition, la fragilité contre les injonctions productivistes ; les vies à la dérive pour échapper aux voies réglées de la technocratie. C'est là, comme il l'estime, que sont peut-être produits les « anticorps » et que se manifeste un « processus immunitaire » contre la violence du contrôle. Et il pose une question : est-ce que les dispositifs de contrôle protègent du danger, ou est-ce qu'ils l'inventent et le nourrissent ?

— Guillaume Blanc-Marianne

crates to transform them into sculptural pieces, their anchoring and weight make sure they escape the “eye-that-sees-all”⁵ of the urban space.

Because “the images need one another”, as the artist wrote, to defend them against what Christian Phéline called the “accusatory images”,⁶ they coexist with two other series: one, in its own way, performs the conditions of illegibility, gathering together the images treated in a programme of data processing that disturbs its source code and enclosed in a camouflage vinyl; the other, devoid of changes, is made of small formats produced in moments of praise singing of a religious community guided by a Brazilian pastor friend, like a “no” repeated in response, at every possible opportunity and ad infinitum to the surveillance and orders of the profane.

Nicolas Lebeau chooses the refuge of the sacred facing the outrageously profane language of surveillance and quantification; slow speed, loss, fragility against the dictates of productivity; existences drifting to escape the ruled ways of technocracy. As he reckons, it is there that are produced the “antibodies” and that appears the “immune process” against the violence of control. And he asks a question: do the monitoring devices protect us against danger, or do they invent and feed it?

— Guillaume Blanc-Marianne

BIO

Né en 1992 à Paris, NICOLAS LEBEAU vit et travaille entre Paris et Rio de Janeiro. Son travail se déploie en systèmes de circulation d'informations et d'échos permanents. Entre l'ici et l'ailleurs, entre le présent et le passé, la virtualité et la matérialité. Tout en assumant une pratique de production et de collecte d'images, il s'efforce à déjouer les modes de représentation visant à perpétuer une certaine forme de prédation des individus. Au fil du temps, il a mis en place différentes stratégies de déviance du médium photographique lui permettant d'explorer des thématiques comme le déracinement, la perte de sens dans le monde contemporain ou les dérives de la technique. En créant des ensembles qui occupent l'espace, il aspire à rendre à l'expérience photographique toute sa physicalité.



Born in Paris in 1992, NICOLAS LEBEAU lives and works between Paris and Rio de Janeiro. His work unfolds in systems of information circulation and permanent echoes. Between here and elsewhere, between the present and the past, virtuality and materiality. While engaging in the production and collection of images, he strives to challenge modes of representation that perpetuate a certain form of predation on individuals. Over time, he has developed various strategies for deviating from the photographic medium, allowing him to explore themes such as displacement, the loss of meaning in the contemporary world, and the excesses of technology. By creating ensembles that occupy space, he aspires to restore the photographic experience to its full physicality.

Diplômé de l'École Nationale Supérieure d'Arts de Paris-Cergy, son travail fait régulièrement l'objet de publications et d'expositions personnelles et collectives notamment à la galerie Mennour, au centre d'art Ygrec, à la fondation Francès et à la Grande Halle de La Villette.

A graduate of the École Nationale Supérieure d'Arts de Paris-Cergy, his work is regularly featured in publications and solo and group exhibitions, including at Mennour Gallery, the Ygrec art center, the Francès Foundation, and the Grande Halle de La Villette.

INFOS

L'exposition est accessible du mardi au samedi de 11 h à 19 h
au 5 rue du Pont de Lodi, Paris.

CONTACT PRESSE

Margaux Alexandre · margaux@mennour.com
M. +33 (0)6 70 83 25 48

The exhibition is open from Tuesday to Saturday, from 11 am to 7 pm
at 5 rue du Pont de Lodi, Paris.

PRESS CONTACT

Margaux Alexandre · margaux@mennour.com
M. +33 (0)6 70 83 25 48



47 RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS · 5 & 6 RUE DU PONT DE LODI · 28 AVENUE MATIGNON | PARIS
+33 1 56 24 03 63 · GALERIE@MENNOUR.COM

MENNOUR.COM